

Oraison



Quelle durée pour l'oraison ?

1. Tous ceux qui ont traité de l'oraison mentale, conviennent qu'on peut faire oraison en tout temps et en tout lieu. [...] À l'égard des âmes qui sont toujours et partout en la présence de Dieu, et que le Saint-Esprit dirige et échauffe lui-même par sa grâce, il n'est pas aisé et il paraît inutile de leur fixer un temps et un lieu ; et comment leur prescrirait-on une méthode d'oraison ? Cependant, elles ne doivent pas sur ce prétexte se persuader qu'elles sont dispensées de faire aucune oraison particulière ; ce serait donner dans une illusion grossière et bien dangereuse, car elles doivent prendre garde que cette attention amoureuse – en quoi consiste leur oraison – a besoin d'être

renouvelée et fortifiée par des actes réitérés, qui forment l'habitude des vertus. Sans ce secours, elles ne tarderaient pas à déchoir et à tomber dans une langueur déplorable, et peut-être même dans une léthargie comme incurable, parce que notre misère est si grande et notre esprit si agité, qu'il est nécessaire pour le recueillir et le rétablir dans une assiette tranquille, de lui donner un certain temps, et c'est celui de l'oraison.

2. Quand il arriverait, et c'est ce qui arrive assez souvent, qu'on serait plus distrait dans le temps de l'oraison qu'en tout autre temps, cela n'empêche pas qu'on en tire de grands avantages, eu égard à la bonne volonté qu'on témoigne à Dieu de lui plaire, et aux efforts généreux qu'on y fait à ce dessein. [...]

3. Si l'on demande combien de temps il faut donner à la prière et à l'oraison, quand le Sauveur nous dit qu'il faut toujours prier et ne jamais se lasser de prier, il ne parle que de la prière en général, qui consiste à tout rapporter à Dieu par une intention formelle ou virtuelle de lui plaire. Quant à l'oraison dont nous parlons et qui demande que l'on quitte toute autre occupation pour ne s'occuper que de Dieu et de ses saintes vérités, il n'y a point de précepte à prescrire sur le temps qu'on doit y donner ; c'est à chacun à consulter sur ce point devant Dieu son attrait, et ce que les devoirs de son état lui permettent, parce que ce serait une dévotion mal entendue de les négliger pour se livrer à l'oraison.

4. Ce que nous pouvons dire en général, c'est que l'usage des personnes qui, dans le monde, s'adonnent à cet exercice, est d'y consacrer chaque jour une demi-heure, plus ou moins, selon la mesure du temps et de la grâce qu'on a pour cela. On a vu plusieurs saints et plusieurs saintes qui passaient en oraison la

plus grande partie du jour et de la nuit. Si nous n'avons pas le courage ou le pouvoir d'imiter ces saintes âmes, du moins n'oublions pas ces trois mots de Rodriguez, qui sont autant de préceptes pour un chrétien : *Tu marcheras toujours avec Dieu, tu travailleras toujours pour Dieu, en présence de Dieu et pour l'amour de Dieu.*

Anonyme du XVIII^e siècle, *Le propre de l'Oraison*, I, 12

L'AUTEUR Fin 1771 paraît à Paris *Le propre de l'oraison ou Traité sur l'oraison mentale dans lequel on trouve les moyens de se la rendre facile*, ouvrage de 367 petites pages, pratiquement ignoré des érudits, dont rien ne permet d'identifier l'auteur. La dédicace à Thérèse d'Avila placée en tête du livre fait allusion à la récente entrée au Carmel de Louise de France, fille de Louis XV, qui a eu lieu en 1770. Par ailleurs, cet auteur anonyme témoigne d'une excellente connaissance de la doctrine de Thérèse, et d'une expérience spirituelle personnelle de très grande profondeur.

LE TEXTE L'ouvrage présente de façon extrêmement simple, claire et complète ce qu'est l'oraison mentale, la façon de la pratiquer et les difficultés qu'elle rencontre. À l'usage des personnes du monde, c'est un manuel fort bien écrit, que l'on ne saurait trop recommander à ceux qui ont une grande soif de Dieu, mais qui souvent n'osent pas se lancer dans une vie d'oraison, faute d'avoir reçu la formation spirituelle nécessaire.

§ 1. L'auteur s'adresse ici aux « *âmes qui sont toujours et partout en la présence de Dieu* », autrement dit aux contemplatifs. Mais cette évidence de la présence de Dieu connaît malgré tout du plus et du moins, et c'est pourquoi ces âmes « *ne doivent pas se persuader qu'elles sont dispensées de faire aucune oraison particulière* ». Sinon, elles risquent de suivre leurs pensées profanes et de se laisser éloigner de l'« *attention amoureuse* » qui caractérise la contemplation ; et pour autant il leur faut prendre le temps et les moyens de régulièrement « recentrer » leur attention sur Dieu.

§ 2. Mais les contemplatifs expérimentent bien souvent que, même, et parfois surtout, lorsqu'il s'agit de recentrer leur attention sur Dieu, la méditation leur est quasi impossible, et devient l'occasion de mille distractions, comme si vouloir penser à Dieu les empêchait de penser à Dieu. Doivent-ils renoncer à un temps déterminé d'oraison pour autant, et s'en remettre à la spontanéité de leur contemplation ? Ce serait imprudent, car même si c'est au milieu des distractions, leur volonté de prier les maintient et les renforce dans l'attention à Dieu, quoique de façon d'autant plus insensible que leur contemplation est pure.

§§ 3-4. Combien de temps consacrer à la prière explicite, celle qui consiste à « *ne s'occuper que de Dieu et de ses saintes vérités* », pour prier constamment de façon implicite ? Cela dépend de la vocation de chacun, c'est-à-dire de ses aptitudes et des circonstances dans lesquelles le Seigneur lui donne de les vivre. S'adressant à des personnes qui vivent dans le monde, l'auteur nous donne ici une indication intéressante : à son époque, une demi-heure semble avoir été la durée moyenne de l'oraison quotidienne du chrétien décidé à vivre toute chose en présence de Dieu. Mais ajoutons tout de suite que ce temps d'oraison proprement dite n'est pas le seul moyen de cultiver cette présence à Dieu, et qu'à des dosages variables selon les vocations, il s'accompagne des moyens liturgiques (réciter l'office divin ou aller à la messe, par exemple), de la lecture spirituelle (bien souvent occasion d'oraison proprement dite par le recueillement qu'elle provoque), des œuvres de charité (visiter un malade est visiter le Christ), etc., toutes choses qu'un saint Ignace de Loyola appelle « *exercice spirituel* », contribuant à faire de toute la vie du chrétien une oraison implicite.



CATÉCHISME SPIRITUEL à l'école des saints

Les flammes de l'enfer

Nous avons vu que tout le bonheur que nous désirons tient dans une complète communion de vie avec Dieu et avec nos frères (cf Oraison n° 230), si bien que le ciel correspond à la perfection de cette union,

et l'enfer à une absolue désunion. C'est pourquoi,

Si par impossible on pouvait aimer Dieu en enfer, et qu'il voulût m'y mettre, je ne m'en soucierais pas : car il serait avec moi, et sa présence en ferait un paradis.

Laurent de la Résurrection (1614-1691), L'expérience de la présence de Dieu

Quant au purgatoire, il correspondra à l'état imparfait de cette communion bienheureuse. Mais soulignons que cette répartition entre différents degrés d'union à Dieu et à nos frères vaut aussi bien de la vie ici-bas que de la vie dans l'au-delà, même si *ciel, enfer* et *purgatoire* se réfèrent communément à l'au-delà : ne tombons pas dans l'erreur de réserver la résurrection et le bonheur éternel à un lointain futur, en oubliant que c'est dès maintenant que l'accès au paradis nous est rouvert (cf. Oraison n° 233). Par la victoire du Christ à Pâques, en effet,

Nous voyons l'antique tyrannie du démon renversée, la mort détruite, le fort enchaîné et sa puissance abattue, le péché ôté du monde, la malédiction effacée, le paradis rouvert, l'accès du ciel redonné à l'homme, les hommes unis aux anges, le mur de séparation enlevé, le voile déchiré, le Dieu de paix pacifiant les cieux et la terre.

Saint Jean Chrysostome (350-407), Première homélie sur la croix et le bon larron

Par ailleurs, soyons bien conscients de l'impossibilité de parler de façon adéquate des réalités immatérielles, et donc insensibles, ce qui oblige à bien des précautions pour parler de l'au-delà. Dire par exemple que les bienheureux « voient » Dieu, ne doit pas faire oublier qu'ils n'ont pas d'yeux pour cela, et que les damnés n'ont pas davantage d'oreilles pour entendre les grincements lugubres de l'enfer. Dès lors, méfions-nous des images qui, faute de mieux, sont habituellement associées à l'enfer : les uns en parleront comme d'un feu, d'autres comme d'un glacier ; les vitraux de nos cathédrales en font tantôt une salle de torture, tantôt un monstre engloutissant ses proies. Dans tous les cas, il s'agit d'évoquer la souffrance d'être séparé de Dieu : puisque tout bonheur possible est mesuré par l'union à Jésus, tout malheur est mesuré par la désunion d'avec lui. *L'Imitation de Jésus-Christ* résume très simplement ce rapport entre le ciel et l'enfer :

Être sans Jésus, c'est un insupportable enfer ; être avec Jésus, c'est un paradis de délices.

Imitation II, 8

L'enfer n'est donc pas un lieu, mais un état, un état de rupture de notre relation à Dieu, et du fait même un absolu malheur. Référé à la vocation de l'homme à la communion, cet état est simple à comprendre : ce qui cause le bonheur des bienheureux est exactement ce qui cause le malheur des réprouvés. Il est dans la nature de l'amour de ne jamais revenir sur lui-même : Dieu ne reprend pas ses

dons, et le damné n'est pas moins aimé que le plus saint des saints ; mais l'amour ne rend heureux que celui qui accepte d'être aimé, et accepter d'être aimé, c'est aimer en retour. Faute de ce retour, celui qui est aimé éprouvera à la fois le désir d'aimer que cet amour a éveillé en son cœur, et la privation du bonheur d'aimer ; telle est exactement la situation infernale :

La mort de l'âme ne consiste pas à ne plus exister, mais à ne plus connaître, à ne plus aimer Dieu. Elle consiste à n'avoir ni paix ni bonheur, à être dans une inquiétude et une agitation continuelles. Elle consiste à éprouver une faim continuelle de connaître et d'aimer le souverain bien, et à ne pouvoir jamais contenter cette faim.

Et dans cette faim impossible à apaiser, dans l'au-delà comme ici-bas, le péché n'est que la tentative sans cesse déçue de se consoler, comme l'ivrogne du Petit Prince qui boit pour oublier qu'il boit :

C'est pour distraire, et en quelque sorte pour tromper cette faim, que les hommes livrés à leurs passions se jettent avec une espèce de fureur sur tous les objets qui se présentent ; qu'ils promènent leur esprit de pensée en pensée ; leur cœur d'affections en affections ; mais leur dégoût, leur ennui, leur inconstance, leurs changements continuels, prouvent qu'ils ne trouvent nulle part hors de Dieu rien qui les satisfasse et les rassasie. Leur âme est toujours errante et vagabonde en ses désirs ; elle cherche toujours ; elle se flatte toujours qu'elle trouvera, qu'elle se fixera ; et elle est toujours frustrée dans son attente.

Jean-Nicolas Grou (1731-1803), Manuel des Âmes intérieures

On comprend que l'enfer n'est pas une vengeance ou une punition, mais cet écartèlement entre le désir de Dieu que son amour pour nous a fait naître dans notre cœur, et ce refus de l'aimer que nous lui opposons. Certes, ce refus n'est sans doute qu'implicite la plupart du temps : on ne dit pas *non* à Dieu, mais on dit non à la vérité quand on est menteur, à la bonté quand on est égoïste, à la douceur quand on est violent, etc. ; et c'est ainsi qu'au jour du Jugement, les menteurs, les égoïstes et les violents entendront la triste constatation du Christ : « Toutes les fois que vous n'avez pas donné un peu de pain à celui qui avait faim, un verre d'eau à celui qui avait soif, un vêtement à qui était nu, c'est à moi que vous ne l'avez pas fait. » (Mt 25, 31-46)

L'enfer est tout entier dans ce divorce entre notre volonté et celle de Dieu :

Saint Bernard nous assure que ce qui sert de bois au feu de l'enfer, c'est notre propre volonté : « Qu'est-ce qui brûle en enfer, sinon notre volonté propre ? » C'est une vérité si incontestable qu'il ajoute même que, si cette volonté propre disparaissait du monde, il n'y aurait plus d'enfer : « Ôte la volonté propre, et il n'y aura plus d'enfer. »

Jean Tauler (1300-1361), Sermon 7

« Ce n'est que cela ! » diront certains. Ce n'est que cela, en effet, comme s'il ne suffisait pas à notre malheur d'être définitivement isolé de notre Père et de nos frères. Il est significatif que ce soit toujours les saints qui parlent de l'enfer, et jamais les pécheurs : au sujet des damnés, l'Écriture parle de mort éternelle, et un mort ne se plaint de rien. Mais les sauvés, ceux qui vivent l'amour de Dieu et de leurs frères, savent ce que perdent ceux qui n'aiment pas. (À suivre)